

ait fait percer les premiers bourgeons de la Provence. Et puis alors le général Allard revient s'embarquer au Havre, il reprend sa course à travers l'Océan; et, à la grâce de Dieu! comme autrefois.

IV

LA COMTESSE AGÉNOR DE GASPARIN.

(VOYAGE EN GRÈCE.)

Février 1850.

Je vais étudier aujourd'hui, dans le *Journal*¹ de madame Agénor de Gasparin, le volume qui se rapporte à son voyage en Grèce, et dans ce volume, ce qui se rapporte particulièrement à ses impressions et à sa personne. Voici pourquoi :

Madame de Gasparin appartient à l'école des voyageurs qui ne voyagent pas, même en faisant deux mille lieues. « Ce qui fait le charme du voyage, dit-elle quelque part, c'est de ne pas bouger. » — « Je commence à croire, dit-elle ailleurs, que ce qui me plaît dans les voyages, c'est de ne pas voyager. » Alors pourquoi partir?

Madame de Gasparin est, dans une certaine mesure, de l'école de Sterne et de Xavier de Maistre. Son esprit voyage

auprès de moi à toutes jambes, même mon cheval étant au galop; et enfin d'autant d'autres *ardelis* à cheval, de deux éléphants et d'un palanquin, pour le cas où Ma Seigneurie se fatiguerait à cheval... Tout cela est superbe; mais, ma foi! une bonne voiture, sans suite, et parcourant nos belles routes de France, me serait bien plus agréable... »

Très-peu de temps après la date de cette lettre, le général Allard mourut à Lahore d'une maladie aiguë, dont la cause (je n'accuse personne dans ce monde ni dans l'autre) n'a pas semblé suffisamment expliquée.

¹ *Journal d'un voyage au Levant*. Paris, 1850.

plus que son corps. Elle est allée en Grèce. Elle aurait pu se borner à un *voyage autour de sa chambre*. « Femme raisonnable et mille fois sage! » s'écrie-t-elle en voyant à Kalavrita une bonne ménagère qui donne à manger à ses poules. — « Ah! folle, folle du logis, ne pouviez-vous donc vous contenter de lire l'*Univers pittoresque*? » dit-elle ailleurs. C'est donc au coin de son feu que madame de Gasparin aurait dû chercher le Péloponèse, et elle l'aurait trouvé. En allant le chercher si loin et au prix de tant de fatigues, elle risquait de le manquer.

Quoi qu'il en soit, elle est allée en Grèce, mais non pas pour y chercher des occasions profanes d'étudier cette terre classique des beaux-arts, des belles-lettres et des beaux hommes. Vous ne trouverez, dans son livre, rien qui ressemble aux joies habituelles et aux extases convenues des touristes de profession. Pour madame de Gasparin, puritaine de Genève, la Grèce est un champ clos de controverse religieuse, le Parnasse un calvaire, la fontaine de Castalie un calice d'amertume. Son voyage, écrit au jour le jour, est, malgré tout, un livre amusant, moral et spirituel, plein d'enseignements de tout genre, avec des perspectives infinies sur le cœur humain, à défaut d'autres; un véritable voyage dans l'intérieur d'une âme chrétienne dévorée du besoin de se répandre.

Je l'avoue, ce que j'aime des voyages, quand le voyageur a de l'esprit; du cœur, de l'imagination, un parti pris, quand il y met franchement son originalité, ses préjugés et ses travers, ce que j'aime des voyages, c'est le voyageur. Ce qui me plaît sous la plume très-personnelle de madame de Gasparin, c'est le récit de ses impressions; c'est tout ce qui me la fait voir dans cette rencontre toujours curieuse, souvent pathétique, quelquefois burlesque de l'homme avec l'imprévu, dans cette lutte de l'esprit ou du caractère avec les contrariétés ou les surprises d'une vie lointaine. Madame de Gasparin a beau répéter sous toutes les formes qu'elle est partie à son corps défendant, se lamenter sur tous les tons, déclarer son voyage *injustifiable*, n'importe; son voyage n'est pas curieux par ce qu'elle y recueille du dehors, mais par ce qu'elle y met d'elle-même. C'est à ce point de vue que je veux un moment l'étu-

dier. C'est cette nature originale et vive, aux prises avec des ennuis de toute sorte, petites misères ou sérieux mécomptes ; c'est tout ce relief jeté sur un portrait de femme par cette radieuse lumière qui ne semble briller au ciel d'Athènes, de Jérusalem ou de Memphis, que pour éclairer ses vertus et ses défauts, c'est tout cela qui est pour moi l'intérêt de ce livre. Une autre fois donc nous vous parlerons, à propos de la Grèce, de Phidias et de Thémistocle. Occupons-nous aujourd'hui, et nous ne le regretterons pas, de madame Agénor de Gasparin.

Il y a des voyageurs qui ont découvert des continents ; d'autres se sont contentés de planter, sur des îles désertes, le pavillon de leur navire ; quelques-uns s'en vont en quête de consciences égarées dans l'hérésie. Les plus nombreux sont ceux qui voyagent aujourd'hui, la Bible à la main, pour le compte de l'hérésie elle-même.

Madame de Gasparin est un de ces voyageurs qui parcourent le monde, la poche bourrée de livres saints, flairant des conversions, guettant des âmes, semant les amorces et les embûches pieuses, insinuants ou rigides, suivant le vent qui souffle sur cette moisson sacrée qu'ils convoitent.

. J'ai eu, dit-elle, un moment de lâcheté à Bérisaal (Simplon). Deux vieux curés étaient allés vers la porte de l'auberge. Au moment de remonter en voiture, ma conscience me dit de donner un Nouveau Testament à la jeune fille qui vient de nous servir. Je ne me sens pas le courage de lui demander devant les deux curés si elle sait lire ; j'attends qu'elle sorte dans la rue pour lui adresser clandestinement ma question... Et pourtant aucun des deux curés n'avait l'air formidable : l'un fumait tranquillement sa pipe, l'autre semblait sortir d'un sommeil de mille ans. Ils seraient des puits de science, d'ailleurs, que cela ne fait rien à l'affaire. Si l'Évangile est la puissance de Dieu en salut à tout croyant, de quoi ai-je peur ?

De quoi ai-je peur ? Et, en effet, une sorte d'intrépidité puritaine et de sainte effronterie, tel est le caractère de cette propagande biblique qui embrasse le monde entier. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il s'y mêle, quand c'est une femme d'esprit qui la pratique, beaucoup de finesse et de malice. Madame de Gasparin est à l'affût de toutes les bonnes occa-

sions; elle n'en manque pas une. *Si nous lui donnions un traité...* dit-elle à chaque rencontre. Sur le siège de la diligence qui la mène à Venise, elle glisse une Bible dans la main du conducteur qui fume tranquillement son cigare, sans songer à mal. Sur le paquebot de Trieste à Patras, elle donne un livre pieux à une pauvre femme qui aimerait peut-être mieux guérir du mal de mer. A Sparte : « Nous laissons, dit-elle, notre hôte et sa famille munis du Nouveau Testament. » A Meligala, un papas à barbe vénérable vient lui demander l'aumône : « Nous profitons de l'occasion, écrit-elle, pour lui donner une Bible. » Ce n'est pas non plus sans leur laisser une bonne provision de livres pieux que madame de Gasparin prend congé des moines de Mégaspilion, francs viveurs, et bien assurés de leur salut, s'il ne s'agit, pour gagner le ciel, que de boire sec, de ne rien faire entre les repas, et de compter les étoiles, comme dit Sancho Pança.

Mais madame de Gasparin a beau faire, la Grèce résiste. Les papas continuent de prier Dieu à leur manière. Madame de Gasparin trouve en Grèce une résistance qu'elle caractérise très-judicieusement elle-même, malgré l'insuccès de sa croisade biblique, quand elle dit que « la religion grecque a conservé au pays une individualité puissante et vivace jusque dans l'esclavage. » L'individualité qui a résisté au despotisme des Turcs n'a pas moins de force contre la propagande du méthodisme que contre celle du sabre. Le spirituel écrivain se moque très-agréablement de la religion grecque. Il oublie trop que cette religion a eu ses confesseurs, ses héros et ses martyrs; qu'elle a gagné des batailles, soutenu des sièges, béni des drapeaux déchirés et vainqueurs, consolé de glorieux proscrits. Madame de Gasparin croit que sa propagande est venue échouer contre l'engourdissement des croyances grecques. Erreur! sa propagande a échoué contre les souvenirs de cette noble nation. La religion du peuple grec, c'est son histoire.

Quoi qu'il en soit, madame de Gasparin n'a pas réussi; elle n'a pas converti la Grèce. Elle écrit : « Il nous reste de notre voyage en Grèce l'impression d'un travail qui n'est pas tout à fait en proportion avec le résultat. » Faut-il chercher le motif

de ses jugements et le secret de ses impressions dans ce mécompte si évident et dans cette amère douleur de son prosélytisme impuissant? Je ne pousserai pas jusque-là l'indiscrétion. C'est bien assez que madame de Gasparin me permette, son *Journal* à la main, de dire humblement ce qu'elle est, de raconter ce qu'elle a fait. « J'ai succombé sans le vouloir, dit-elle, à la tentation de parler de moi, et, sans le vouloir encore, à la tentation de me peindre en beau. » Nous verrons bien.

Madame de Gasparin, je n'ai pas besoin de le dire, a toute la douceur que communiquent au caractère une éducation exquise, une charité admirable, une surveillance assidue sur les écarts d'une vivacité expansive jusqu'à être fantasque. Pour le prouver, il me suffirait de citer le passage suivant de son livre. Je ne sais rien de plus noblement pensé et de plus touchant :

Il existe, dit-elle, deux systèmes à l'usage des voyageurs. L'un, assez généralement adopté, c'est le système de défiance, presque d'inimitié universelle... On traite d'ennemi à ennemi, on se maintient étranger, solitaire; on n'excite jamais la sympathie de personne... et l'on revient bien fier d'avoir rudement mené guides, postillons, mendiants; bien fier d'avoir épargné quelques centaines de francs sur un voyage qui en coûte vingt ou trente mille. L'autre système, celui qui n'a pas la vogue, est un système de simplicité, de bonhomie, de doux abandon. On n'est voyageur que le moins possible: avant tout on reste homme. Dans le postillon, dans le guide, dans le mendiant, on voit un semblable, quelqu'un qui a une âme et qui a un cœur. On cherche à rendre les rapports affectueux... On est quelquefois attrapé...; encore ne sais-je pas bien. En revanche, on rencontre de bons amis qu'une parole, qu'un regard, font naître; on sent vraiment que les hommes sont frères... Cela vaut bien quelques pièces de cent sous!

Oui, nobles et honnêtes paroles, et vraiment chrétiennes, qu'il faudrait graver sur l'enseigne de toutes les auberges, sur le poteau de toutes les routes, sur le bordage de tous les navires. Mais ces paroles, on les avait dans le cœur; la plume les écrit, et un matin on les oublie. Madame de Gasparin traite en général la nation grecque de Turc à Maure. Elle n'a pas

seulement contre son caractère et ses usages le préjugé de la plupart des voyageurs, et surtout des voyageurs français contre les étrangers; elle y met une sorte de passion, dirai-je de rancune? En Grèce (j'excepte de délicieuses pages sur l'hospitalière maison de M. Piscatory, à Patissia), en Grèce, elle fait le procès à toute chose : à la nature, à l'art, à l'antiquité, aux hommes et aux femmes; elle le fait aux bêtes. Elle est souvent vraie, elle est toujours sincère; mais elle prend le vrai par le petit côté, pour ainsi dire; elle a une sincérité exclusive et provocante. Ainsi, suivant elle, la nature, en Grèce, déploie *une magnificence inexorable*. L'œil est émerveillé, jamais charmé. Ni l'âme ni le cœur ne jouent un grand rôle dans la statuaire grecque. L'art grec *n'exprime que la sérénité d'un esprit juste*. Platon n'est que le précurseur de Fourier et de Cabet; il n'a ni vérité ni bon sens. La mort de Socrate, *hideuse comédie, jouée sur un tombeau!* Sparte, une manufacture d'âmes en gros! Les dieux de l'*Iliade*, *quels sacripans!* Cette montagne aride, qui plie sous un manteau de brouillards, c'est le Parnasse. Apollon l'habite *en robe de chambre bien fourrée*. Ce champ de maïs, c'est l'emplacement des jeux olympiques! La plaine de Platée, *on dirait les champs de la Bourgogne entre Villeneuve-lès-Convers et Chanceaux!*... A Thèbes, point de vitres, des trous au mur, mesures après mesures, *et des cochons partout* ¹... O Épaminondas!

Ce n'est pas tout. La nature est monotone, l'art est stérile, le passé est vicieux et faux, les ruines sont prosaïques. Telle est la sentence que le froid puritanisme de madame de Gasparin oppose à l'admiration du monde, et elle s'en accuse elle-même beaucoup plus sévèrement que je ne le voudrais faire : « Hélas! je sens bien, dit-elle avec une humilité qui est bien souvent, dans ce curieux livre, le contre-poids d'un orgueil immense; hélas! je sens bien que je porte mon atmosphère avec moi, et ma coquille encore, *en véritable escargot*. Et, pour se mesurer avec les beautés de la Grèce, pour planer haut dans ce ciel brillant, pour nager dans cette lumière, il faut les grandes

¹ Voir pag. 96, 101, 109, 200, 234, 236, 284 et *passim*.

ailes de l'aigle, il faut son ardente prunelle... » Laissons donc le ciel ! Touchons terre, revenons au présent. Oh ! le présent de la Grèce, une phrase de madame de Gasparin le dépeint d'un mot : « Les femmes grecques ne se lavent pas, ni elles ni personne. Quel bien feraient en Grèce des époux chrétiens qui s'en iraient de village en village, le mari enseignant à lire et à écrire, la femme à coudre, à laver, à *se laver soi et les siens*, à élever ses enfants, à balayer sa maison, à tenir en ordre hardes et provisions!... » Certes, cette propagande de la lessive, de l'aiguille et du balai en vaudrait bien une autre, et elle réussirait mieux. Mais passons. Les femmes grecques sont sales, les hommes sont voleurs. Restent les bêtes. Les insectes sont, comme partout, désespérants ; les cochons règnent en despotes dans la fange des villages ; les chiens sont terribles. Approchez-vous d'un village, ils s'élancent par troupes, les yeux enflammés, la gueule grande ouverte, hurlant à glacer le sang dans les veines. Les mulets sont des machines à torturer. Quant aux chevaux, défiez-vous de *Porteur-de-malice*, qui est la monture de madame de Gasparin. « *Porteur-de-malice* a le pas allongé, il galope à merveille, il est fougueux, il obéit à la voix et à la bride lorsqu'il est calme. Dès qu'il se lance, c'est fini ; il n'y a plus qu'à bien se tenir. » *Cochon-de-lait* (c'est le cheval de M. de Gasparin) est un joli cheval chocolat « qui n'a pas d'amour-propre, qui se laisse volontiers distancer par tout le monde, qui va son train, perdant son rang, trottant pour le rattraper. L'univers croulerait qu'il n'y changerait rien. » *Cochon-de-lait* est philosophe, ajoute madame de Gasparin. C'est Platon qui ne l'est pas !

J'abrège cette rapide revue, car il me faut compléter par d'autres détails cette vive, inconséquente et spirituelle physiologie dont j'essaye de recueillir les principaux traits éparés dans une immense et confuse esquisse. Je dessine en courant, comme madame de Gasparin a raconté.

J'ignore, je le dis sérieusement, s'il est au ciel des places réservées pour les saints de la société biblique ; mais, si j'en crois le journal de madame de Gasparin, Dieu la traite en sainte. Madame de Gasparin ne fait pas une étape, ne traverse pas une rivière, n'entre pas dans une auberge, ne se mouche

pas, sans invoquer Dieu; elle ne franchit pas un ravin, n'évite pas une averse, sans le remercier; et de son côté Dieu semble aux ordres de madame de Gasparin. On dirait vraiment qu'il est du voyage. « Voilà donc, dit-elle, une journée de huit heures et demie dans les chemins roides et dans les broussailles, c'est vrai, mais remplie, quoi qu'il en soit, des bénédictions du Seigneur. Le soleil a brillé constamment; *qu'auraient été ces sentiers par la pluie? Dieu nous a gardés!...* » Vous voyez qu'il ne s'agit pas là d'un grand danger couru; seulement madame de Gasparin n'a pas eu à déployer son parapluie. Dieu est si bon!

Je ne cherche pas à tourner en ridicule, j'admire au contraire cette confiance dans la protection divine, cette habitude des *gâteries* du ciel qui fait dire à madame de Gasparin : « Demain nous passons la montagne de Mégaspilion; *l'Éternel y pourvoira!* Nous devons traverser de nuit le golfe de Lé-pante; *l'Éternel y pourvoira!...* » En effet, c'est son affaire. Que ferait Dieu s'il ne veillait pas sur madame de Gasparin? Mais à cette protection particulière de l'Éternel je reconnais une de ses servantes préférées, et cela me rend exigeant, peut-être jaloux. Cela du moins justifie l'humble et respectueuse enquête de ma critique.

Madame de Gasparin demande sans cesse à Dieu « d'apaiser sa grande mer. » Pourquoi ne lui demande-t-elle jamais de calmer son cœur, de modérer son impatience, de tempérer la fougue de son esprit? Pour ma part, je ne regrette pas que l'auteur d'un *Voyage au Levant* ait conservé bon nombre de ces défauts qu'entretient la monotonie du foyer domestique, et j'aime à lui voir commettre quelques-uns de ces péchés véniels que rachètent si facilement les épreuves d'une longue route. Ces défauts sont la vie du livre, ces péchés innocents en sont le relief et le ragoût, sans compter que la confession publique qu'en fait très-spirituellement la pénitente en est l'infaillible expiation. Je les mentionne toutefois comme appartenant au portrait que j'essaye de retracer.

Madame de Gasparin est vive jusqu'à l'emportement, elle est impatiente jusqu'à la colère. Est-ce donc là l'inévitable écueil de la sainteté? Un grand poète, qui était à moitié Grec,

pose cette question au début de l'*Énéide*. Ce n'est pas à si profane que moi d'y répondre. Quoi qu'il en soit, l'auteur d'un *Voyage au Levant* n'épargne aucune de ses vivacités à ces pauvres Grecs, dont le crime, malgré leur schisme, est d'être un peu plus près du pape que de Calvin. Elle n'épargne à personne, ni à son mari, ni à son guide, ni à son cheval, ni à son chameau quand elle est en Égypte, elle n'épargne pas même à Dieu les impatiences de sa verve caustique et de son humeur irritable.

Je me suis impatientée contre tout le monde, écrit-elle de Dragogé : contre François (nous ferons sa connaissance tout à l'heure), parce qu'au lieu de nous faire coucher à Pawlitza, il a fait filer les bagages sur Dragogé, par de bonnes raisons sans doute, mais par des raisons que nous ne savions point... *je les aurais sues d'ailleurs qu'elles m'auraient paru détectables*; — contre mon cheval, parce qu'au lieu d'avancer il broutait partout et de préférence dans les mauvais pas; — contre mon mari, oh! méchancete du cœur féminin! parce que la journée ne lui paraissait ni si longue ni si fatigante qu'à moi...

Je voudrais bien, dit-elle ailleurs, qu'on menât vendre, la corde au cou, quiconque ose essayer l'apologie de l'esclavage.

Un autre jour, sur le bateau qui la conduit de Syra à Alexandrie, elle éprouve une violente atteinte du mal de mer. Cette fois, c'est Dieu lui-même qu'elle prend à partie. « Je prie... Pourquoi Dieu n'exauce-t-il pas à l'instant ma prière? Il n'aurait qu'un mot à dire, et les flots s'abattraient. *Pourquoi ne le dit-il pas?*... Chose horrible que cette révolte foncière! »

Chose horrible! non, mais chose plaisante, trait de physiologie caractéristique, étrange faiblesse du cœur humain devant la douleur, puisque, même la douleur passée, la rancune survit. Le livre de madame de Gasparin est rempli de ces confidences. Je ne les relève pas pour m'en prévaloir contre son orgueil de sainte, mais pour en composer le triomphe et la couronne de sa pénitence. « Oh! l'homme! méchante bête! dit-elle à Ouadi-Ouardan, le 17 mars 1848, en apprenant, il est vrai, que la république a été proclamée à Paris; — l'homme, la plus méchante de toutes les bêtes! Je ne regarde

jamais dans mon propre cœur sans que cela me saute aux yeux.»

Je n'ai pas besoin de dire qu'avec de pareilles dispositions, madame de Gasparin est implacable envers ces pauvres habitants des couvents grecs, qu'elle appelle, et elle n'a peut-être pas tort, « des monuments vivants d'une fausse spiritualité, le mensonge d'une vie sans but. » Ce n'est pas l'avis du père Hyacinthe, qui, à cette objection d'une vie sans but, vous répond en vous montrant, dévotement rangées dans sa cave, ses quarante-huit mille bouteilles de vin vieux... Les scènes du couvent de Mégaspilion, racontées par madame de Gasparin, sont d'une raillerie désopilante. Je suis fâché seulement qu'après avoir mangé le dîner des moines, depuis la soupe jusqu'au fromage, et couché délicatement sous leur toit, madame de Gasparin les accuse de l'avoir volée...

Pour ce voyage dans le Péloponèse, dont la visite à Mégaspilion n'est qu'un épisode pieusement bouffon, madame de Gasparin a fait choix d'une espèce de bravo dont il faut que je donne ici une idée, car il joue un grand rôle dans ce récit, et il est un accessoire indispensable au portrait de l'auteur. Ce bravo est le ministre responsable de ce petit gouvernement nomade, composé de douze personnes, tant maîtres que domestiques, sans compter les bêtes, dont madame Agénor de Gasparin est le chef respecté. François Vitalis est un drogman de Patras qui parle le français à peu près comme nous parlons le grec, quand nous le savons. C'est un homme mûr, bien découplé, d'une gravité imperturbable, d'une coquetterie de costumes presque féminine, mélange de bonté et de sauvagerie, de rudesse et de respect, fanfaron et prudent, songeur et bouffon, au demeurant cavalier intrépide, serviteur dévoué, voyageur courageux, pourvoyeur infatigable et sans scrupule, qui fait le logement, qui fait le menu, qui chasse les gens de leur gîte, qui allume le feu avec les poutres de la maison, qui joue volontiers une farce, qui lit la Bible pour faire plaisir à ses maîtres, et ne manque pas une prière du soir; un de ces Grecs enfin qui, suivant l'expression de Juvénal (la race n'a pas changé), pour gagner leur vie, iraient dans la lune :

Græculus esuriens in cœlu n, jusseris, ibit!

François porte, suspendu à son écharpe de soie, avec sa bourse, son portefeuille, son mouchoir, son papier à cigares et sa blague à tabac, un coutelas à gaine verte et à manche d'ivoire, qui joue dans ce voyage un plus grand rôle que François lui-même, s'il est possible; « car, écrit madame de Gasparin, avec son coutelas à gaine verte, François, sans jambes, sans bras et sans tête, serait encore François. François, sans son grand couteau, ne serait plus que l'ombre de lui-même. Ce couteau sert à tout. Quoi qu'il y ait à faire, quelque résolution qu'il ait à prendre, François tire son grand couteau, instinctivement, comme il respire... »

Exemple : Vous avez une discussion avec François. François saute à bas de sa mule, tire à moitié son couteau : « Il faut, s'il vous plaît, vous dit-il, *que nous nous coupions un peu...* » Naturellement vous cédez.

Vous avez loué à madame de Gasparin un cheval à qui une selle de femme est insupportable et qui refuse de marcher. François saute à bas de sa mule, tire son coutelas, et pense un moment à vous couper le nez. « Mais ce nez-là n'en vaut pas la peine, » écrit charitablement madame de Gasparin ; et, réflexion faite, on vous le laisse.

Vous parlez à François des femmes qui n'ont pas d'enfants : « Si ma femme *il* ne m'avait pas donné d'enfants, vous dit-il, après deux ans de mariage, *j'aurais lui coupé la tête...* »

J'aurais lui coupé le nez ! j'aurais lui coupé la tête ! figure de chèvre ! grand vaurien ! bête comme trente-six mille bécasses ! la langue et la diplomatie françaises ne fournissent guère d'autres ressources à François Vitalis ; mais avec son grand couteau c'est bien suffisant. Avec son couteau, François règne en despote sur la caravane ; il est la terreur du cuisinier et le bourreau des agoyates (muletiers). « Hier au soir, écrit l'auteur (c'était à Argos), François a fait pendant une demi-heure tenir l'un d'eux immobile, une bougie dans les doigts en guise de candélabre. L'agoyate restait, la cire fondait, la flamme descendait, la main allait brûler, *et l'agoyate ne bougeait pas, plus semblable à une cariatide qu'à un être vivant...* »

Tel est François. Ne jugez pas de la maîtresse par le valet. Ne me demandez pas comment ce grand pourfendeur de nez grecs est le ministre préféré d'une femme spirituelle, charitable, dévote, humaine, je le reconnais, autant que personne au monde. Ne me le demandez pas. Qui sait pourtant? François! ne serait-ce pas le vengeur de la Bible, le ministre des rancunes de la propagande?

Madame de Gasparin traite durement la Grèce, mais la Grèce se venge. Sa course dans le Péloponèse est le résumé de toutes les petites misères qui peuvent accabler un voyageur. Madame de Gasparin les raconte fort gaiement, avec une verve de style fort amusante. Son seul tort est de les grossir démesurément devant Dieu. Devant Dieu, ou je me trompe fort, le voyage de madame de Gasparin dans le Péloponèse ne lui comptera pas plus qu'un voyage à Saint-Cloud, et ce n'est pas par ce chemin-là qu'elle ira au ciel. Elle a souffert, oui, certes, souffert du froid et de la pluie, couché sur la dure, mangé des queues de poireau, du pain terreux et du vieux fromage. *Porteur-de-malice* l'a fort secouée. François lui a infligé de rudes étapes. A Corfou, on l'a prise pour une comédienne, et son mari (un homme d'un esprit distingué et d'un noble cœur) pour une doublure de la troupe. A Mistra, les enfants se sont écartés d'eux avec terreur, les prenant pour ces *névéides* qui jouent, dans l'éducation de l'enfance, le rôle de Croque-Mitaine. Ils ont souffert de l'indiscrète curiosité des Grecs, de leur saleté antédiluvienne, de leurs gîtes sans portes ni fenêtres, de leurs cheminées abominables; ils ont couché dans d'affreux bouges, pêle-mêle avec des pêcheurs de sangsues: « Faces de brigands, teints cuivrés, yeux farouches, physionomies barbares: on gesticule, on parle des langues bizarres, on rit d'un rire sauvage, les gourdes circulent, les chants deviennent ultra-bachiques... Si je n'étais pas si fatiguée, j'aurais peur... » Enfin, aucune épreuve de petite et prosaïque misère n'a manqué à madame de Gasparin dans ce voyage à travers la contrée la plus poétiquement classique du monde ancien; les Anglais surtout... Ah! les Anglais! Je crois que madame de Gasparin aime encore mieux les Grecs. Nulle part son intolérance n'éclate avec plus de vivacité que

contre ces impassibles voyageurs que répand dans le monde entier la protestante et aristocratique Angleterre.

Pour ma part, dit-elle, je me sens le prochain de tout le monde, excepté des Anglais .. C'est qu'à vrai dire, ceux-là ne sont le prochain de personne. Il n'y a qu'un Anglais qui laisse son grand corps étendu sur le sofa quand une femme entre dans un salon; il n'y a qu'un Anglais qui garde son chapeau sur la tête en la coudoyant; il n'y a qu'un Anglais, etc., etc. Avec les Anglais il faut être plus qu'indifférent, il faut rétenir tout mouvement spontané qui trahirait la plus banale bienveillance...

Madame de Gasparin raconte très-plaisamment ailleurs l'aventure d'un Anglais *qui veut aller d'Argos à Tripolizza en voiture*. Avec un peu d'argent, on rendrait ce chemin carrossable. Il est indiqué comme tel dans le *Guide*.

L'Anglais fait venir son drogman :

— Demain, jé volé allé à Tripolizza en *voature*.

— Milord, ce n'est pas possible.

— Comment, il n'été pas possible?

— Non, milord; il n'y a pas de route pour les voitures.

— Il y avé iune!

— Je demande pardon à milord; il n'en existe point.

— Jé vos dis qué il y avé, et qué jé volé allé, moa, demain, à Tripolizza en *voature*.

— Milord, il n'y a pas moyen.

Milord saute sur son volume, l'ouvre à la page menteuse, la met sous les yeux de son drogman, et, confondant le traître :

— Il été là, dans la *Guide*, voaiez!

— Alors s'il est là, il n'est pas ailleurs...

Milord se fâche, le courrier aussi; on va chercher le nomarque (gouverneur de la ville). Le nomarque, tout nomarque qu'il est, ne peut, d'un coup de baguette, faire sortir des rochers une route carrossable; et l'Anglais convaincu, mais indigné, maudit ces Grecs « qui avé iune *constitutione* et qui né avé pas dé routes! »

Telle est, avant de rentrer à Athènes, et pendant que nos voyageurs visitent Mégare, Corinthe, Myènes, Nauplie, Sparte, Argos, Tripolizza, la Messénie, l'Achaïe, Delphes, Chéronée, Marathon, le Pentélique, quels noms et quels souvenirs! telle

est l'odyssée de petites souffrances qui éprouvent et occupent madame de Gasparin : le froid, la pluie, le trot du cheval, le chant du coq, les femmes indiscrètes, les enfants moqueurs, les Anglais impolis et exigeants... « Ah ! maison paternelle, douces lectures à deux, s'écrie-t-elle, promenades au milieu d'une nature enchantée, réunions du soir autour de la table à thé patriarcale, veillées en tête à tête au coin d'un feu pétillant, pendant que le vent siffle dehors !... Parents de Suisse et de France, nous vous avons quittés, nous nous sommes exposés à de si cruelles angoisses, pourquoi ? pour voir des Grecs en fustanelle rangés sur la côte !... Folie ! folie ! »

Folie ! est-ce donc là le dernier mot de ce voyage ? Et ce dernier mot de madame de Gasparin sera-t-il aussi le nôtre ? A Dieu ne plaise ! d'autant que nous ne sommes qu'au tiers de la route qu'elle a suivie, et que nous aurions pu l'accompagner aussi en Égypte et en Syrie. Madame de Gasparin comprend mieux l'Égypte que la Grèce ; le Jourdain l'inspire mieux que le Céphise. Aujourd'hui, sans contester le singulier mérite et l'attrait soutenu de ce long récit, j'ai cédé, en parlant de madame Agénor de Gasparin, à cette disposition malicieuse qui nous porte à chercher les petits défauts des gens parfaits, les petites infortunes des gens heureux, les faiblesses des âmes saintes, des taches dans le soleil, des fautes, nous dit Horace, même dans Homère. Ce qui m'excuse, c'est que je n'ai fait que servir d'interprète à une confession sincère, pleine de gravité et de grâce, d'entraînement et de finesse, écrite avec verve (on a pu en juger par les nombreuses citations que j'en ai faites), et destinée à survivre non-seulement à mes critiques, mais à celles de François, bien plus sévère que moi-même, si j'en crois madame de Gasparin :

Monsieur, dira François quand on l'interrogera sur notre voyage en Grèce, monsieur, c'est un monsieur bon, instruit, qui lisait des livres, qui connaissait pas mal les antiquités... On pouvait causer avec lui. Mais madame (ici une inflexion de lèvres difficile à rendre), madame, je ne sais pourquoi *il* voyageait. Quand *il* voyait quelque chose, *il* ne disait rien que : *Voilà qui est beau !* ou *Ça n'en vaut pas la peine !* Quand madame *il* était arrivée, *il* se mettait tout de suite à lire son livre d'Évangile ou à écrire. Quand *il* écrivait, moi je ne comprend

pas, parce que madame *il* ne savait rien. Jamais *il* n'étudiait un *Guide*. C'est monsieur qui lui apprenait tout. Et puis, quand la journée *il* était trop longue, madame se fâchait...

Si François dit vrai, pourquoi donc madame de Gasparin est-elle allée en Grèce?... à moins que ce ne soit pour manger des raisins de Corinthe?

V

M. XAVIER MARMIER.

(VOYAGE EN AMÉRIQUE.)

Avril 1851.

Je prends, parmi tous ces curieux voyages que M. Xavier Marmier vient de faire à travers l'Amérique du Nord et celle du Sud ¹, le voyage aux États-Unis, par lequel il a débuté ; et dans cette recherche je m'applique surtout à un point, celui qui semble avoir spécialement préoccupé le spirituel et entreprenant voyageur, l'étude de la sociabilité américaine.

M. Marmier est arrivé aux États-Unis en 1848, encore atteint de cette surexcitation nerveuse que les premiers débuts de la république française avait provoquée (c'étaient son moindre tort) chez les gens de bonne compagnie. Je ne dis rien de ses autres inconvénients, ce n'est pas le lieu ; mais il est certain que la démagogie avait alors celui-là, de déchaîner les mauvaises manières en même temps que les mauvaises passions ; qu'elle mettait le gouvernement dans la rue, la presse

¹ *Lettres sur l'Amérique*. Paris, 1850.

sur la borne, l'éloquence dans les clubs; qu'elle fermait les salons comme elle menaçait de fermer les boutiques. M. Marmier, qui est un homme d'un goût délicat, et qui est tout prêt, si je l'ai bien compris, à sacrifier sa part de souveraineté démocratique pour un peu de loisir élégant, et toutes les constitutions du monde pour ce qui reste de sociabilité française, M. Marmier se sentit pris à ce moment d'un irrésistible besoin de changer de place. Et comme entre la pensée et l'exécution d'un voyage il n'y a jamais loin pour M. Marmier, qui est né voyageur comme d'autres sont nés poètes, à peine avait-il senti ce désir de quitter la France, qu'il partait pour l'Amérique.

Mais admire avec moi le sort, dont la poursuite
Me fait courir alors au piège que j'évite...

M. Marmier, blessé au cœur par la chute du trône, fatigué du désordre et dégoûté de la république, s'en va donner du premier coup dans un pays où la république est à l'état chronique, où elle est dans l'air qu'on respire, dans les habitudes, dans les goûts, dans la passion, dans le sang du peuple depuis deux ou trois générations. M. Marmier a parcouru, je le sais, une notable portion du monde connu, et il a raconté, dans une douzaine de volumes, avec une charmante et sérieuse sincérité, ses impressions de voyageur. Il a tout vu, l'Islande, le Danemark, la Russie, l'Orient et l'Afrique; il a couru de Stockholm à Jérusalem et du Rhin jusqu'au Nil. Il a tout vu... Mais la Chine lui restait. Pourquoi est-il allé en Amérique?

Il y est allé, si j'en crois son livre, d'une humeur très-peu tolérante, plutôt en misanthrope qu'en touriste, avec un parti pris de maugréer et de pester, comme Alceste au moment de perdre son procès; étrange disposition dans un voyageur, mais qu'explique trop bien cette sorte de découragement plein d'amertume et de dépit qui s'était emparé des âmes après la révolution de Février. M. Marmier s'efforçait d'échapper, par un lointain voyage, au spectacle des souffrances et des humiliations de sa patrie, et il en portait chez l'étranger le ressentiment et l'irritation; et en même temps son pied

n'avait pas plutôt touché la terre étrangère, que déjà son cœur éprouvait le mal du pays. M. Marmier plaint beaucoup les Américaines, savez-vous pourquoi? parce qu'elles sont exposées à épouser des Américains. Et savez-vous aussi ce qu'il admire en Amérique? ce sont les vestiges de l'ancienne France, les traces de sa glorieuse et passagère domination. Le Canada, la Louisiane, Québec, la Nouvelle-Orléans, le Saint-Laurent, les bouches du Mississipi, c'est là qu'il triomphe et que son cœur se dilate. « Je suis ressuscité, s'écrie-t-il à Montréal. Au lieu de ces cohortes de mécaniciens ou de marchands, je rencontre des gens à la figure ouverte qui, apprenant l'arrivée d'un de leurs compatriotes, viennent eux-mêmes au-devant de moi, me cherchent avant que j'aie les chercher, me tendent la main... » Des gens qui vous tendent la main, voilà ce qu'on trouve dans les pays ci-devant français de l'Amérique du Nord. M. Marmier nous dira tout à l'heure ce qu'on rencontre dans l'Amérique anglaise et saxonne. Il le dira avec cette verve de mauvaise humeur, cette causticité nerveuse, cette exagération et cette vivacité de dénigrement particulières à la race française. Mais, en attendant, son cœur est au pays. Ce qu'il y regrette, malgré Février, c'est ce que l'Amérique anglaise ne peut lui donner. Ce qu'il y déteste, c'est le plagiat honteux, imposé à cette noble France, des habitudes grossières que l'Amérique entretient comme un principe de sa constitution et comme un privilège de sa liberté.

Il y a vingt ans, mistress Trollope signalait, dans une piquante relation de son voyage aux États-Unis, l'incroyable insociabilité des mœurs publiques et privées des Américains du Nord. M. Xavier Marmier, en 1848, a été frappé de ce même défaut que près d'un quart de siècle, écoulé dans toutes sortes d'améliorations matérielles, semble plutôt avoir accru que diminué. M. Marmier, en effet, quoique son point de départ comporte moins d'intolérance aristocratique et moins d'aversion nationale, me paraît encore plus sévère dans son jugement sur les États-Unis que ne l'était mistress Trollope. Son antipathie est naturellement plus franche, elle a moins de détours, de finesse et de perfidie féminine; au fond, elle est

plus réelle et paraît mieux justifiée. J'ai dit qu'il avait été frappé de cette insociabilité radicale qui forme le fond du caractère des Anglo-Américains ; j'entends par là ces habitudes exclusives, cette insouciance grossière du voisin, cette faculté de s'isoler dans son intérêt, dans sa convenance ou dans sa commodité, cette idolâtrie du sens personnel, cette candeur dans l'égoïsme, cette impertinence dans la vanité, cette avidité dans le gain, cet esprit d'accaparement et d'appropriation qui sont les signes distinctifs de ce triste défaut. — L'Amérique, disait un jour le capitaine Hall, c'est l'Angleterre moins la loyauté. — C'est l'Angleterre moins l'élégance, dit mistress Trollope. — C'est l'Angleterre moins l'aristocratie, dirai-je à mon tour. Quoi qu'il en soit, ce défaut est général, et, hormis sur quelques points où la sociabilité française a prévalu, partout ailleurs, dit encore mistress Trollope, « le manque d'intérêt, de chaleur, de sensibilité à l'égard de tout ce qui ne les touche pas immédiatement est universel parmi les Américains.

On conçoit qu'un pareil travers soit le premier qui saute pour ainsi dire aux yeux de l'étranger qui débarque, curieux de voir, empressé de connaître, avide de former et d'entretenir des relations utiles et agréables. Aussi cette manifestation de l'esprit américain est-elle le premier écueil où va se heurter, en touchant terre, l'esprit ouvert et sympathique de notre aimable compatriote. Son livre, sans parler encore de mérites plus sérieux, est le curieux récit de ces mécomptes foudroyants qui se multiplient sous les pas du voyageur. C'est l'Odyssée amusante de tous les désagrémens, de toutes les misères, de tous les dégoûts qui l'attendent sur les bateaux, sur les chemins, à table, au salon, le jour et la nuit... Mais laissons-le parler, car rien ne vaut un pareil témoignage. Le voilà sur le bateau qui mène de New-York à Albany. Ce qui le frappe d'abord, c'est l'excessive voracité de ses compagnons de voyage : « Les Américains, dit-il, se précipitent à table comme des animaux affamés... chacun tire à soi tout ce qui se trouve à sa portée, et entasse sur une ou deux assiettes des pyramides monstrueuses de viande, de beurre, de légumes ; puis les voilà travaillant des mains et des dents comme si chaque

seconde leur était comptée, suivant d'un œil hagard les plats qui s'éloignent, et les harponnant dès qu'ils reviennent, pour y puiser une nouvelle provision...» Telle est, j'écarte une infinité de détails d'une nature moins épique, telle est l'attitude d'un Anglo-Américain à chaque repas qu'il fait, et il en fait quatre. Ici je remarque que vingt ans avant le voyage de M. Marmier aux États-Unis, mistress Trollope avait fait absolument les mêmes observations et presque dans les mêmes termes :

L'absence totale des politesses habituelles de la table, dit-elle, la promptitude vorace avec laquelle les viandes étaient saisies et dévorées, l'étrangeté des phrases, la dureté de la prononciation, l'expectoration continuelle, contre laquelle il était impossible de garantir nos vêtements, la manière effrayante dont les Américains se servent de leur couteau, enfonçant la lame dans leur bouche jusqu'au manche, et celle plus effrayante encore de se nettoyer les dents, après dîner, avec un canif qu'ils portent pour cet usage dans leurs poches; toutes ces causes réunies nous empêchaient de penser que nous fussons entourés de généraux, de colonels et de majors, et de trouver que les heures de nos repas fussent des moments agréables!...

Mistress Trollope ne dit rien de cette fureur d'accaparement de la part des convives, de cette sorte d'*embargo* gastronomique qui est, dans le récit de M. Marmier, un des signes les plus caractéristiques de la commensalité américaine; mais voici ce que je trouve dans le *Voyage au Levant* de madame Agénor de Gasparin, au sujet de cette manie éminemment anglaise; on pourra trouver dans cet extrait de son curieux livre l'occasion d'un utile rapprochement :

... Le bateau anglais est arrivé; on nous accorde des places sur le bateau du Caire. Le voyage dure trente-six heures. Nous en partageons le plaisir avec cent quatre-vingts enfants d'Albion, débarqués ce matin (à Alexandrie) et rembarqués cette après-midi. On nous assure qu'après une traversée pareille ils sont affligés d'un redoublement de tierté nationale, de *selfishness*. Nous en avons un échantillon à déjeuner. Une famille se place à table... La grand'mère, debout, domine le service. Elle s'empare des plats, qu'elle range en rond autour d'elle, avant que personne ait osé y toucher. Elle donne portion

double à ses enfants : deux côtelettes, deux beefsteaks, deux poissons... trois quand il en reste. Les voyageurs regardent, bouche béante et yeux élargés; tout y passe... On se sent menacé dans les sources mêmes de la vie : on se réveille de cette torpeur, on sauve ce qu'on peut de la voracité insulaire, qui un os, qui une arête, qui un morceau de pain. Les Arabes courent autour de la table en criant : *Ou Allah!* et l'on sort affamé...

La peinture est vive, mais rien n'y manque. Vous en conclurez peut-être que « la voracité » est un défaut anglais développé par le génie américain. Je ne demande pas mieux. Mais en voici un autre dont il faut bien laisser l'initiative et le privilège à l'Amérique : « A voir ces hommes, écrit M. Marmier, engloutir une cargaison de denrées culinaires en moins de temps qu'il n'en faut à un Espagnol pour prendre une tasse de chocolat, on pourrait croire qu'ils ont hâte de rentrer dans leur comptoir, de reprendre leur registre ou leur carnet. Par malheur, comme au sortir de là je les ai constamment presque tous trouvés le corps penché sur une chaise, *les pieds posés au niveau de leur tête sur le dossier d'une autre chaise*, humant nonchalamment la fumée d'un cigare, ou *mâchant une once de tabac*, j'ai dû en conclure, etc., etc. » — Cette position de l'Anglo-Américain, le corps penché, les pieds à la hauteur de la tête, me paraît être la posture démocratique par excellence en ce pays, par opposition à l'attitude généralement observée par les sujets des monarchies plus ou moins constitutionnelles de l'ancien monde, et qui consiste à laisser ses pieds par terre quand on est assis en société. *Mistress Trollope* donne à cet égard des détails qui ne laissent aucun doute sur l'universalité éminemment nationale de cette coutume républicaine. M. Marmier nous a montré les Américains faisant la sieste sur le pont d'un bateau à vapeur, dans un certain négligé relatif. *Mistress Trollope* nous les montre aux premières loges d'un théâtre, dans une ville de quarante mille âmes. « ... Des hommes arrivaient aux premières loges sans habits... plusieurs, les manches de chemise relevées jusqu'à l'épaule; l'expectoration était continuelle, et l'odeur mêlée des oignons et du whisky faisait payer cher l'envie d'ad-

mirer le talent du comédien Drake. Il est impossible de décrire les manières et les attitudes des Américains au spectacle : *les pieds élevés plus haut que la tête*, la partie postérieure montrée entièrement à l'auditoire et le corps couché sur les banquettes... » Voilà pour le théâtre de Cincinnati. Entrons dans celui de Washington : « ... C'était de tous côtés un crachement continu... et il n'y avait pas un spectateur sur dix qui fût assis d'une manière convenable : tantôt *c'était des jambes qui s'étendaient sur le devant de la loge*, tantôt c'était un sénateur qui se couchait tout de son long sur un banc... » Passe encore pour des spectateurs, mais voici des juges : « ... Nous entrâmes dans la salle d'audience au moment où trois magistrats étaient dans leur stalle. *Celui du milieu avait les pieds au niveau de la tête, les jambes appuyées sur la balustrade* : les deux autres dormaient ou en avaient l'air ; ils étaient couchés dans différentes positions... » On pense bien que, quand les juges se mettent si fort à leur aise, les représentants du peuple ne se gênent pas davantage : « ... C'était un spectacle repoussant, écrit mistress Trollope, de voir cette belle salle (du Congrès, à Washington), ornée avec tant de luxe et de magnificence, remplie d'hommes *assis dans les attitudes les plus inconvenantes*, la plupart le chapeau sur la tête, et crachant presque tous d'une manière que je n'oserais vraiment pas décrire, etc., etc. »

Si l'on voulait compléter ce tableau, il faudrait suivre pas à pas le voyage de M. Xavier Marmier, l'accompagner sur le chemin de fer qui le mène à Troy, et sur lequel il remarque des gens bien vêtus, ses voisins, « qui ignorent complètement l'usage du mouchoir de poche ; » il faudrait monter avec lui ou dans cette carriole qui le conduit à Cumberland, ou sur cette barque pontée qui le transporte sur le canal de Whitehall, et où il passe une nuit indescrivable dans une cabine de trente pieds de long occupée par quarante lits ; il faudrait le voir errant dans ces innombrables rues de Washington, qui ne sont désignées que par un chiffre, et, le chapeau à la main, de sa voix la plus humble, demandant son chemin aux naturels du pays : « *Sir, if you please, where is the twentieth street?...* » lesquels vous répondent invariable-

ment : « *I don't know* » (je n'en sais rien); enfin il faudrait le suivre jusque dans les salons du président de la république, où il regrette ses frais de toilette à la française : « Car j'y rencontrai, dit-il, beaucoup de redingotes de toutes couleurs, des vestes de toutes façons, et fort peu d'habits. »

Mais entre toutes ces petites misères d'un grand voyage, qui se rattachent pourtant quelquefois par des côtés sérieux à l'histoire de la sociabilité américaine, il est quelques scènes qui méritent une mention spéciale pour la singularité exceptionnelle dont elles sont empreintes. On dit, je crois, « Curieux comme un sauvage. » Dans l'Américain, le sauvage reparait parfois par-dessus l'enveloppe de l'homme civilisé. M. Marmier naviguait sur l'Hudson, et il avait affaire à des compagnons de voyage d'une taciturnité inquiétante.

Tout à coup, dit l'auteur, un d'eux est venu prendre sans façon ma chaîne de montre, l'a tournée et retournée entre ses doigts, puis s'est éloigné sans murmurer un mot. Un autre, qui se trouvait assis à côté de moi, me dit : *You have a pariser hat?* Et, sans plus de cérémonie, il prend le chapeau sur ma tête, en fait ployer les ressorts, le montre à un de ses voisins... puis me le rend dans les mains. Un instant après, pour payer mon compte au restaurant, n'ai-je pas eu le malheur d'ouvrir ma bourse? Aussitôt, voilà un Américain qui se passionne pour cette bourse, qui tire de sa poche un affreux tricot et me propose un libre échange. Je lui ris au nez... Je cache ma bourse; il me poursuit. Pour mettre un terme à ces obsessions industrielles, j'ai été renfermer mon chapeau dans son étui, j'ai posé sur ma tête la vulgaire casquette, j'ai enfermé ma chaîne de montre dans mon gousset, boutonné mon gilet sur mon épingle, et, grâce à ces précautions, j'ai pu me promener et m'asseoir sans être exposé à une stupide importunité. Voilà le récit fidèle d'une de mes impressions de voyage en Amérique...

Concevez-vous maintenant l'effet de pareilles mœurs sur un voyageur qui est venu chercher, de l'autre côté de l'Atlantique, l'oubli de la république démocratique et sociale, et qui voudrait y trouver, si ce n'est la poésie que personne n'y cherche, du moins un peu de calme pour son esprit, un peu de satisfaction pour son cœur? Et aussi bien M. Marmier ne se perd pas dans les définitions, ne se fourvoie pas dans les